

effet, les ouvriers étaient sur pied de guerre et, dépassant même les initiatives de leurs dirigeants, organisaient et armaient leurs propres cadres en vue des prochaines batailles qu'ils attendaient déjà. Les magnats des mines avaient eux aussi conscience du moment dans lequel on vivait. Pris de panique devant la montée ouvrière, ils étaient prêts à s'incliner devant les revendications des travailleurs tout en observant attentivement aussi bien l'attitude de la Fédération des mineurs que celle du P.O.R. Entre temps, les travailleurs dépensaient leurs énergies dans des escarmouches isolées. Quand le conflit fut à son point le plus culminant, les dirigeants syndicaux, suffoqués par les énormes tâches qui étaient devant eux, loin d'exécuter le mandat qu'ils avaient reçu, reculèrent; ils donnèrent l'ordre de reprendre le travail et accordèrent un nouveau délai au patronat tandis qu'ils engageaient des pourparlers avec le gouvernement. Les conséquences en furent désastreuses, car ce qui était en question n'était pas simplement un conflit local, mais l'avenir du prolétariat et du mouvement révolutionnaire. L'impérialisme et la féodo-bourgeoisie se rendirent alors compte qu'ils avaient surestimé la capacité révolutionnaire de la direction ouvrière. Saisissant la trêve qu'on leur accordait, ils passèrent de la défense à l'attaque, faisant ainsi reculer la classe travailleuse. Ce reflux commença déjà à San José et Oplaca pour se solder par le massacre de Catavi en 1949. Le Congrès des mineurs tenu à Colquiri en 1947 constata l'ampleur de ce reflux et décida d'adopter toute une série de mesures de type défensif. Ce fut dans ces conditions que le prolétariat bolivien essuya la plus grande de ses défaites, à savoir la liquidation totale des ouvriers de la Patino (à Catavi-Llallagua, décembre 1947) commandée par le ministre piriste A. Mendizabal.

Le président Hertzog, dont la candidature fut soutenue financièrement par la Patino, fut chargé d'anéantir le mouvement ouvrier. Dans ce plan, on compte la répression à Catavi où le secteur le plus vigoureux de la Fédération des mineurs fut détruit, bien que momentanément. Les gouvernants escomptaient parvenir à la réalisation de leur plan au moyen d'une campagne pour discréditer les cadres syndicaux, dans le but de diviser les forces ouvrières. Hertzog avait déclaré à la presse que son gouvernement ne se salirait pas les mains du sang ouvrier.

Mais les efforts du prolétariat pour remonter la pente, dont la réorganisation du syndicat de Catavi-Llallagua était une preuve, firent comprendre au patronat des mines que les méthodes de division employées par lui s'avéraient insuffisantes. Les magnats de l'étain exigèrent du pouvoir exécutif la réalisation d'un plan de répression violente. Le limogeage de Hertzog et son remplacement par Urriolagoitia fut un simple épisode du conflit entre le patronat mineur et le gouvernement sur la ques-

tion de la destruction violente des syndicats. Dès les premiers indices d'une nouvelle montée révolutionnaire, la réaction jugea nécessaire de noyer celle-ci dans le sang et trouva le prétexte dans le conflit qui opposait les mineurs et le patronat à Catavi sur une augmentation de salaires. En réalité le conflit se situait entre le gouvernement qui voulait faire appliquer ses décisions en l'occurrence, et le patronat qui s'y refusait. La direction syndicale fit de son mieux pour empêcher que les ouvriers fussent entraînés dans la provocation du patronat ou même du gouvernement. Cependant l'arrivée de troupes et de forces policières prouva, comme cela fut dénoncé publiquement par le P.O.R., qu'un massacre était en train de se préparer.

La provocation alla jusqu'à l'arrestation des dirigeants de la Fédération des Mineurs et des militants du P.O.R. connus qui furent exilés. C'est ainsi qu'on élimina les cadres dirigeants qui auraient pu parvenir à éviter le choc entre les forces armées et les ouvriers exaspérés. Ce jour-là, le 28 mai 1949, les ouvriers répondirent en prenant comme otages quelques employés supérieurs de l'entreprise minière, et le massacre d'environ 2.000 ouvriers commença.

Il se peut que les syndiqués, voyant tomber assassinés leurs frères de classe et détruire leurs locaux de réunions, aient tués les otages. Il se peut aussi que le gouvernement mal informé sur l'agitation qui couvait, n'ait pas pensé à une violente réponse de la part des ouvriers. La Patino avait bien opéré sur les lieux, elle avait préparé et réussit le massacre.

Que les masses se préparaient déjà à une offensive révolutionnaire est démontré par le fait que le massacre du 28 mai poussa le prolétariat à y répondre à l'échelle nationale par une grève générale à caractère politique jamais connue auparavant.

Le fait que les ouvriers aient vu leur direction décapitée et que leurs objectifs n'aient pas été bien arrêtés, détermina la défaite du prolétariat. Par la suite, la répression la plus brutale fut déchainée. Des milliers de travailleurs furent arrêtés dans tout le pays, envoyés dans des camps de concentration ou exilés, tandis que d'autres étaient emprisonnés. On connut toute la gamme de la répression si caractéristique des pays latino-américains.

Traqués sans répit par les forces de « l'ordre », sans direction et exaspérés, les masses profitaient de la moindre opportunité pour se lancer dans des attaques suicides. Ainsi, pendant la guerre civile de 1949, les ouvriers de Siglo XX, ayant entendu dire que « la révolution avait triomphé », s'attaquèrent aux forces policières et trouvèrent la mort.

A aucun moment le M.N.R. ne chercha la prise du pouvoir par la mobilisation des masses, car il savait qu'une telle mobilisation menacerait les jours de sa présence au pouvoir. La tactique constante de ce parti a consisté à préparer